

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Essai**

Emmanuel Simard, Marie-Hélène Constant, Dominique Héту and Evelyne Ferron

Number 182, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97136ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, E., Constant, M.-H., Héту, D. & Ferron, E. (2021). Review of [Essai]. *Lettres québécoises*, (182), 76–79.

# On jase...

Essai Emmanuel Simard

## Les Presses de l'Université de Montréal, par le biais de leur collection « Art + », rendent hommage au parcours d'un important historien de l'art au Québec, François-Marc Gagnon. Malheureusement, l'ouvrage déçoit plus qu'il ne suscite l'enthousiasme.

Depuis l'immense biographie d'Edmund Alleyn, publiée en 2017 par Gilles Lapointe, le format de la collection, laquelle « propose le résultat des recherches récentes en histoire de l'art », a été réduit et épouse désormais les dimensions plus conventionnelles d'un essai tout en conservant son élégance première. Les matériaux sont demeurés les mêmes – couverture cartonnée et embossée du logo, papier satiné –, et le livre est agrémenté de plusieurs reproductions couleur de photographies d'archives et de couvertures d'ouvrages de François-Marc Gagnon.

Aux commandes de ce collectif, Gilles Lapointe et Louise Vigneault, accompagné-es d'une dizaine de collaborateur-rices, tentent de définir l'apport de l'historien, nommé officier de l'Ordre national du Québec en 2015. Personne ne niera l'importance du corpus et l'implication de Gagnon dans la transmission de l'art au Québec, mais cet hommage livresque est en deçà des attentes.

### Bavardage

À l'instar de la couverture grisâtre, la lecture de l'ouvrage fait penser – il est bien triste de l'admettre – à une longue journée pluvieuse. Le parcours de Gagnon étant linéaire et normatif pour l'époque, une lassitude s'installe assez vite tant les redites des différent-es intervenant-es sont nombreuses. Quelques textes éclairent toutefois certains pans moins connus de la carrière de l'historien, par exemple son intérêt pour les arts de la Nouvelle-France et pour la conversion des Autochtones par l'image, ou encore

ses liens avec l'artiste brutaliste Jean Dubuffet. Ce qui est assez rafraîchissant, étant donné que Gagnon est très souvent associé au mouvement automatiste, et plus particulièrement au peintre Paul-Émile Borduas.

Le livre contient aussi de très belles contributions qui synthétisent parfaitement l'influence de Gagnon, doté d'une conscience scientifique aiguisée. Je pense à l'essai de Rose Marie Arbour, plus proche de l'hommage que le sous-titre le laisse sous-entendre. Bien qu'un tantinet bavard, un texte comme celui de Denis Longchamps expose des recherches plus pointues de Gagnon, comme celles sur la figure humaine, thème d'une « série sur les âges de la vie », ou celles sur les techniques qu'il utilisait afin de bien comprendre un tableau. Loren Lerner, quant à elle, relate et analyse l'histoire des publications de l'universitaire. La façon dont elle aborde ce parcours, son écriture fluide et directe ainsi que les études de cas qu'elle présente redonnent du souffle à l'ouvrage. Les témoins plus près de Gagnon (ou du moins, qui semblent l'être) donnent un meilleur aperçu de la « petite » histoire. Dans ces passages, l'essai prend tout son sens et parvient à développer notre intérêt, par exemple lorsque Gilles Lapointe évoque la réception de la biographie monstre sur Borduas et qu'il décortique la probable rivalité (assez amicale, soit dit en passant, et plutôt d'ordre intellectuel, en vérité) entre le critique René Payant et Gagnon lui-même. Dans ce « récit » d'une critique, qui pourrait paraître banal et laborieux aux yeux de certain-es, il est possible pour les lecteur-rices de déployer une plus large lecture de l'histoire de l'art.

### Célébration

Cependant, le collectif demeure assez bavard, et on remet souvent en question la prolixité des collaborateur-rices. Pourquoi prendre dix pages, alors que quatre ou cinq auraient suffi pour faire valoir son point de vue ou montrer un aspect du travail de l'historien ? Sans parler de l'abondance de notes de bas de page, qu'il aurait sans doute été possible de reléguer à la fin de l'essai vu qu'elles n'apportent pas toujours de quoi se sustenter. Au cours de ma lecture, j'ai eu l'impression par moments d'assister à une soirée entre ami-es parsemée de discours qui, bien que sincères, s'étirent et sont passablement ennuyeux.

S'agit-il d'un vrai ratage, ou ai-je été trompé dans mes attentes ? Je m'en voudrais d'être injuste, mais il n'y a rien de plus décevant que de traîner, comme un poids derrière soi, un livre qui semblait rempli de promesses. L'aspect réjouissant de cette démarche réside dans la célébration des artisan-es de l'histoire exerçant, encore aujourd'hui, une influence sur la pratique. Mais est-ce là une véritable fête ? L'ensemble est tiède et au demeurant pas très engageant pour les lecteur-rices. Serait-ce dû à une quelconque retenue essayistique des chercheur-ses ? Chose certaine, le plaisir n'est pas au rendez-vous – et je ne parle pas d'un simple plaisir divertissant, mais d'un plaisir de découvertes et de savoirs. Ce livre pourra intéresser les historien-nes passionné-es, mais il est la preuve véritable que se rappeler et célébrer le parcours d'une personne et y juxtaposer des recherches sont des exercices de haute voltige.



# Choir (et ne pas s'écraser)

Essai Marie-Hélène Constant

## ***Ptoma*, de Nicolas Lévesque, habite les failles et les incertitudes du psychanalyste. Infidèle aux textes et aux images canoniques, l'œuvre explore avec humanité les chutes psychiques et citoyennes.**

J'ai toujours aimé la générosité de la pensée et de l'écriture de Nicolas Lévesque. Alors que l'essai littéraire, dans *Phora* (Varia, 2019), était conçu comme un « espace de sensibilité, et rien d'autre », une « serre, humide et chaude, où poussent librement les plantes », *Ptoma* va encore plus loin en « fond[ant] un espace littéraire, sans origine ni destination, où toutes les métamorphoses sont permises », une « écriture organique » qui « ressource » l'auteur. Rappelant, par ses thèmes et son souffle, la correspondance atypique dans *Ce que dit l'écorce* (Nota bene, 2014), que Lévesque a rédigé en collaboration avec Catherine Mavrikakis, *Ptoma* se donne à lire comme la suite inespérée de *Phora*. La continuité organique entre les deux ouvrages est manifeste, et cette plante « monstrueuse » que nous propose ici l'essayiste invite le lectorat à une réflexion libre et touffue sur le temps qui passe, le désir, la mort, le rêve et la vie qui tient bon.

### **Dévoilement**

Sorte de surgissement en temps de pandémie, *Ptoma*, livre à la lecture parfois exigeante, tente de concilier littérature et vie au présent. Avec humilité, le psychanalyste de papier entremêle les histoires d'analysant-es et les réflexions touchant autant à la famille qu'au corps social.

Par le jeu avec les paroles des autres, Lévesque se dévoile dans chacun des fragments. Brodant toujours autour d'une chute (*ptoma* signifie « tomber »), chaque chapitre « invite à perdre l'équilibre », à accueillir l'imprévu. Passées du côté de la littérature, ces voix multiples qu'entremêle l'auteur sont autant de scènes où le

regard peut enfin se retourner : c'est le psychanalyste qui se livre, qui se reconnaît et qui est vu. C'est lui, mais aussi soi-même que l'on entend, dans un souffle courageux, inlassablement retrouvé.

L'écriture comme « solitude habitée » laisse entrevoir, chez Lévesque, à la fois une grande intériorité et une véritable réflexion sur la culture et ses mécaniques. Elle laisse également poindre une solide prise de position critique devant le système de santé et les institutions. Psychanalyste politique, populaire mais non populiste, comme il aime l'écrire, Lévesque dresse un portrait sans complaisance du Québec d'aujourd'hui. Alors qu'on reconnaît, particulièrement dans le passage sur la souveraineté québécoise et ses nouvelles avenues possibles, certaines préoccupations d'autres auteurs de la collection « Proses de combat », des éditions Varia, Lévesque s'en distingue légèrement par sa posture dialogique : il se met constamment en danger par le mouvement de la pensée. Jamais orthodoxe, il décrie le manque d'accompagnement dans le domaine de la santé mentale et « notre paresse transformée en système public ». Il évite le cynisme en prenant le chemin de la générosité et du doute : « La vie est une chose qui se partage. Et il n'y a pas d'autres raisons d'être de la psychanalyse : la juste circulation du vivant. »

### **L'art de la chute**

Étayant une réflexion intéressante sur ses contemporain-es, Lévesque fait du tableau *La sieste*, de Jean-François Millet, un leitmotiv de son écriture. Constamment réinterprété, le couple endormi du maître français sert de

locomotive aux chapitres : « C'est une peinture qui tombe sous le sens, en dessous du sens, pour s'en sauver, se protéger de la violence des idéologies. » L'amour, la mort, mais aussi les classes sociales font corps dans le regard que l'auteur pose sur l'œuvre. Sous sa plume, elle renvoie à un « au-delà de la peinture et de tous les langages qui nous appelle à déposer le pinceau, à nous rapprocher de la nature, des plantes, des animaux, des autres humains. [...] Je me sens avec toi dans ce monde. Nous sommes paysage. »

De façon intéressante parce que souterraine, la figure de Saint-Denys Garneau traverse *Ptoma*. L'impossibilité de se (re)poser, mais aussi le jeu et l'accompagnement sont les fils rouges de l'essai. On reconnaît l'impression de transparence propre au poète chez le psychanalyste, sans peut-être l'abîme de solitude de *Regards et jeux dans l'espace* (1937). Le flâneur – à la fois comme idéal et forme de résistance – se retrouve dans l'imaginaire de l'ouvrage, prenant les habits du « temps de l'analyse, temporalité subversive, [...] du temps sans but, sans programme, de l'errance, ce qui inquiète la Cité, qui aime contrôler les déplacements et les destinations ».

Résolument près des pensées anticapitalistes et parfois même révolutionnaires, *Ptoma* jongle intelligemment avec le langage pour faire de nos mondes intérieurs et extérieurs des espaces un peu plus habitables.



# « On ne doit la minceur à personne »

Essai Dominique Hétu

**Gabrielle Lisa Collard, « en crise », mais aussi « à bout de souffle », réfléchit à son militantisme antigrossophobie, entre autres en rassemblant des textes de son blogue.**

Dès le début de *Corps rebelle : réflexions sur la grossophobie*, on comprend qu'il ne s'agit pas que d'un recueil des billets du blogue *Dix Octobre*, que Gabrielle Lisa Collard a tenu de 2016 à 2020. Si les extraits de ce dernier occupent une grande place et rendent compte du cheminement du militantisme antigrossophobie de l'autrice, ils sont surtout bonifiés par une réflexion personnelle actualisée et par des inédits qui complètent cet « ouvrage militant ». En effet, les « billets d'humeur » sélectionnés et les nouvelles contributions permettent à l'écrivaine de poser un regard critique sur son parcours et de mobiliser un autre genre que celui du blogue, soit l'essai, pour accomplir un travail réflexif, culturel et politique grâce auquel elle déploie sa posture antigrossophobie et mesure les avancées de cette cause.

Dans la foulée de Mickaël Bergeron et d'Édith Bernier, au Québec, ainsi que de Sabrina Strings et de Roxane Gay, aux États-Unis, Collard poursuit le développement d'une pensée nécessaire autour du poids, du corps, de la grossophobie et de la santé – pensée que l'on souhaite toujours plus inclusive et représentative. L'essayiste préconise l'approche non stigmatisante « Health at Every Size® », qui s'oppose à celle « centrée sur le poids [...] ». Il s'agit également d'un mouvement qui vise [...] à mettre fin à la discrimination fondée sur le poids et à mettre fin à l'obsession culturelle de la perte de poids et de la minceur. » Bien organisés, les cinq chapitres de l'ouvrage expliquent les enjeux systémiques de la grossophobie et montrent habilement que « [r]éduire l'enjeu de la diversité corporelle à

une affaire de self-love, c'est passer solidement à côté du point ».

## Revendications et reconnaissance

En introduction, Collard explique que *Dix Octobre* était nécessaire mais exigeant, et qu'elle a dû y mettre un terme parce que « c'est la job plus intime de ce qu'impliquait être *Dix Octobre* qui était en train de m'achever ». La pandémie et le fait que le blogue soit devenu « l'espèce de hotline de dénonciation de la grossophobie officielle du Québec » auront eu pour effet que l'autrice devienne « douloureusement consciente de l'ampleur et des impacts négatifs de la grossophobie ». Le livre se veut donc un espace où elle prend du recul par rapport à ce projet et l'inscrit plus largement dans la lutte contre la grossophobie, tout en poursuivant autrement « la défense de [s]a communauté ». À cet égard, Collard précise que cette communauté n'est pas « un bloc monolithique », et que « [l]es grosses blanches de mon âge ont en masse de tribunes ». Elle souligne aussi que « [l]es grosses blanches avec un budget correct sont vraiment pas aux premières lignes du combat, ont rien inventé et sont loin de recevoir les plus gros coups ». Fidèle à ce travail louable de reconnaissance, au fil de l'ouvrage, de son privilège blanc, l'essayiste nomme également celui de pouvoir faire une pause, ce qui n'est pas possible pour tous-tes : « Prendre un break est un privilège et je me trouve chanceuse de pouvoir le faire. » On apprécie ce devoir de positionnalité, cette posture relationnelle explicitée, cohérente, qui montre qu'« [a]vec la visibilité vient une responsabilité ».

**« Tant et aussi longtemps qu'on se déteste, on achète »**

Collard vise aussi particulièrement juste lorsqu'elle dénonce les récupérations pernicieuses du mouvement *body positivity* « par les compagnies de cossins » et les réseaux sociaux. Malgré les avancées, et bien qu'elle se « reconnais[se] plus souvent qu'avant dans les pubs et les photos de certaines marques sur Instagram », elle ajoute que cette récupération capitaliste malsaine

*ne fait strictement rien pour mon fat ass et mon accès à toutes les choses qui me reviennent de droit, comme l'amour-propre, la représentativité, des soins de santé adéquats et le respect.*

Ce ton bien affirmé, que l'autrice qualifie d'« insolent », ainsi que son style parsemé de français et de formes langagières populaires exacerbent les affects de ce savoir citoyen et militant offert dans le livre. À la fois travail de réflexion et d'information, *Corps rebelle* propose un discours antigrossophobe convaincu et convaincant, jamais moralisateur. Militante épuisée, Collard admet sa vulnérabilité et la met à profit, s'adressant tant à « sa communauté », aux alliés, qu'à « une société violente » où il ne devrait pas être nécessaire de « se rapetisser pour avoir le droit de s'aimer et d'exister en paix ».



★★★★

Gabrielle Lisa Collard

*Corps rebelle : réflexions sur la grossophobie*

Montréal  
Québec Amérique  
2021, 168 p.  
22,95 \$

# Reconstituer l'histoire

Essai **Evelyne Ferron**

**L'histoire et les enjeux liés aux communautés autochtones nord-américaines sont au cœur de l'actualité. Le plus récent livre de Roland Viau ajoute de nouveaux éléments à nos connaissances sur le sujet.**

L'ethnohistorien Roland Viau publie aux éditions du Boréal un essai particulièrement actuel, puisqu'il aborde non seulement les enjeux autochtones à l'époque de l'arrivée des premiers Européens dans la vallée du Saint-Laurent, mais aussi le rôle des épidémies dans la disparition de ce qu'on appelait jadis la Laurentie iroquoise. Le résultat, intitulé *Gens du fleuve, gens de l'île*, jette un nouvel éclairage sur une communauté de la région de Montréal éteinte il y a près de cinq cents ans.

Avec cet essai scientifique, Viau nous fait d'abord découvrir ce qu'était l'archipel dit d'Hochelaga. Nous explorons les terres occupées par les communautés iroquoiennes (l'appellation est ici liée à la famille linguistique) et en apprenons plus sur leur mode de vie, leur culture et les répercussions indéniables de la rencontre avec les Européens.

## Archéologie, science et histoire

Bien que la structure de l'ouvrage ne soit pas à proprement parler chronologique, nous pouvons compter sur un résumé des dates clés associées à cette histoire du secteur d'Hochelaga. Cette synthèse inclut les voyages au Canada de Cartier et de Roberval, qui ont rencontré les habitants du pays et les ont décrits dans leurs récits. Les premiers chapitres nous invitent ensuite à comprendre ce que nous entendons par la Laurentie iroquoise et à imaginer à quoi ressemblait la région de Montréal avant l'arrivée des explorateurs : un territoire habité depuis des millénaires et une histoire d'occupation qui évolue au gré des découvertes archéologiques. Ces dernières ne cessent d'améliorer

notre compréhension de l'occupation du secteur, mais aussi de l'évolution du mode de vie des habitants. Les cartes intégrées à l'ouvrage sont importantes et nous aident à visualiser ce territoire, qui était très différent de ce que nous connaissons aujourd'hui. Les images d'artefacts, comme le *wampum*, humanisent un début d'histoire qui aurait pu s'avérer très factuel en raison de l'absence de documents écrits laissés par ces communautés, chez qui le savoir passait par l'oralité.

Si les informations sur les ressources échangées ou la chasse chez les Autochtones sont somme toute assez classiques, les détails plus culturels associés à leur conception des animaux chassés, du ciel et des étoiles dévoilent une vision plus rarement évoquée dans l'historiographie. Ils apportent en outre une touche anthropologique très pertinente. Dans cette optique, nous apprenons entre autres que le statut du castor a changé en raison des contacts avec les Européens, puisqu'en échange de cet animal, il était désormais possible d'obtenir des objets comme des chaudrons, des haches et des couteaux.

Au-delà de ce territoire habité et exploité, nous découvrons aussi le quotidien des populations et nous sommes invité-es à mieux comprendre les Iroquoiens du Saint-Laurent, que Jacques Cartier a rencontrés dès son arrivée au Canada.

## Disparitions et épidémies

Les derniers chapitres délaissent l'exploration ethnohistorique ; ils sont plutôt axés sur une question qui reste sans réponse directe et évidente : pourquoi les communautés de la Laurentie iroquoise ont-elles disparu

avant la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ? C'est ici que les recherches pluridisciplinaires de Viau offrent les éclairages les plus intéressants. Outre l'hypothèse la plus souvent avancée pour expliquer ces disparitions, à savoir que les populations en sont venues à s'affronter dans le cadre de grands conflits, l'auteur insiste sur l'enjeu des maladies contagieuses. En effet, selon les recherches présentées clairement dans cet essai, les années 1535-1545 semblent avoir constitué un moment charnière au cours duquel les infections apportées par les Européens ont commencé à faire de très nombreuses victimes au sein des communautés autochtones, qui ne disposaient pas des connaissances médicales ni des moyens nécessaires pour contrôler ou endiguer les épidémies. Ces dernières auraient été graves au point d'affaiblir rapidement la démographie des communautés de la vallée du Saint-Laurent, et plus particulièrement celle du secteur d'Hochelaga.

Si les premiers chapitres dressent un portrait plus traditionnel de la vie des communautés iroquoiennes, les informations colligées et analysées dans la dernière partie placent cet essai dans ce qu'on pourrait qualifier de nouvelle version de l'histoire autochtone nord-américaine. L'ouvrage ne manquera pas d'être lu et commenté par les historien·nes au cours des prochaines années !

